**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 31 (1893)
**Heft:** 17

**Artikel:** Cllia dâo cro ubelion
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-193592

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 13.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

Est-il rien de plus mal à l'aise, de plus emprunté qu'un homme qui sort de son lit et qui, redoutant l'eau froide, s'habille et se couvre aussitôt.

Ses mains sont toutes moites, visqueuses ; il les tient fermées, l'extrémité des doigts froids près de la paume brûlante. Il les enfouit dans sa poche, roulées en poing, osant à peine les sortir, n'osant pas toucher un objet quelconque, à cause de la sensation désagréable qu'il ressent. La figure est enfouie et dissimulée sous le chapeau, le cou, pour éviter le contact du col, est enfoncé entre les épaules. Et malgré tous ses efforts il a froid ou bien est tout humide de sueur tiède et gênante. Son cerveau n'a pas sa lucidité complète, les membres n'ont pas la dextérité nécessaire.

Au contraire, l'individu qui s'est lavé, qui s'est débarbouillé, marche d'un pas alerte, le visage frais, l'esprit dispos, et peut, très réellement, produire mieux et plus vite.

* * *

C'est une constatation qu'il est aisé de faire, surtout chez les élèves des collèges et des écoles auxquels on devrait imposer cette habitude d'une façon très sévère. On ne les verrait pas, à l'étude ou en classe, l'œil à peine entr'ouvert, les mains cachées sous la veste, indolents au travail, impropres à étudier par eux-mêmes, inaptes à saisir les explications du maître.

Que n'en fait-on de même dans les casernes ? Pourquoi parler toujours de l'hygiène du soldat, alors qu'on ne lui laisse le temps matériel de se laver qu'après avoir passé déjà plusieurs heures à l'exercice ? Il vaudrait mieux, à notre avis, fourrer à la salle de police un militaire aux mains sales que celui dont le ceinturon ne brille pas d'un beau noir.

* * *

Et, en somme, tout cela est si simple. Une cuvette d'eau, une serviette ou une éponge, un brin de savon, voilà tout ce qu'il faut pour nettoyer un homme.

De l'eau fraîche, surtout. L'eau tiède ou chaude, tant aimée des petites maîtresses, n'est bonne qu'à engendrer les crevasses et les gerçures.

On lavera à grande eau la figure, le cou, le thorax, lequel devra être en grande partie nu. Autant que possible on ne devra pas savonner la figure pour ne pas introduire des sels de potasse dans les yeux ; tout au plus, devra-t-on le faire une fois ou deux la semaine si la barbe est abondante.

Les mains, au contraire, le cou, la poitrine seront vigoureusement frottés et savonnés ; on passera ensuite l'éponge ou la serviette fortement trempée pour chasser le savon et bien épurer la peau.

* * *

En même temps qu'ils ressortissent à l'hygiène générale, ces moyens agissent puissamment pour favoriser le fonctionnement et la respiration cutanés, pour préserver, dans une certaine mesure, des maladies épidémiques ou contagieuses, pour prévenir les affections du tégument externe, dartres, eczémas, maladies pédiculaires.

A ce propos, disons que l'on devra, chez les sujets susceptibles du côté de la peau, choisir son savon avec une certaine circonspection. A notre avis, le savon à la glycérine pure est le meilleur ; il est moins irritant que certains produits hétéroclites et plus ou moins odorants de la parfumerie moderne.

---

Les élections font partout et toujours des mécontents, témoin les lamentations suivantes que nous cueillons dans un journal français, le *Gaulois :*

LE CANDIDAT MALHEUREUX

Electeur, seul objet de mon ressentiment !
Electeur, dont le vote a causé mon tourment,
Après m'avoir leurré d'un trompeur ballottage
Tu me proscris ! Je n'ai plus de voix au partage !
Quoi ! je t'aurais en vain, le long de tous les murs
Fait, en lettres de feu, les serments les plus purs !
Je t'aurais ébloui de superbes affiches !
Traître ! Je t'aurais tout promis ! Et tu t'en fiches !
Ah ! puisses-tu, pendant plus d'un siècle durant,
Ne voir jamais finir le boulevard Haussmann !
Puisse-tu voir ta rue, en accidents fertile,
Rester soir et matin sans un sergent de ville !
Puissent les balayeurs ensemble conjurés
Salir tous les trottoirs encore mal réparés !
Et si ce n'est assez, des soins de la voirie,
Que le cambrioleur au balayeur s'allie !
Puisses-tu rencontrer, pullulant par milliers,
Ainsi qu'en des endroits communs et familiers,
De longues légions de microbes étranges !
Qu'ils vivent grassement dans tout ce que tu manges !
Qu'ils se baignent, furtifs, dans tout ce que tu bois !
Que tu n'aies ni le gaz, ni le pavage en bois !
Que, dans ces temps tiédis, où les feuilles sont vertes,
On ne t'offre que des voitures bien couvertes !
Et puisses-tu trouver chaque soir sous ton toit,
Plusieurs cambrioleurs quand tu rentres chez toi !

PAN.

---

Monsieur le rédacteur.

J'ai lu avec plaisir votre dernier article rédigé par une vieille fille.

Hélas ! je suis aussi de ce nombre de délaissées, de déclassées, et cependant je crois être encore charmante ; et à ces restes heureux, je joins les qualités du cœur, du labeur, de l'ordre, de la probité... Oui, je l'avoue, j'ai souvent éprouvé le désir d'avoir un mari, un époux, un ami, un consolateur. J'ai vainement attendu jusqu'ici, mais je ne désespère point encore, malgré mes cinquante ans.

Les jeunes nous appellent ironiquement des vieilles filles, et les vieux ne recherchent que des jeunes.

C'est là qu'ils font fausse route ; c'est là qu'ils commettent une aberration, que dis-je ? un crime.

Avec nous, tout serait avantage pour eux : plus de tromperies, plus de séductions, plus de familles nombreuses ; tout serait plaisir réel, tout serait bonheur parfait. C'est ce que les veufs et les vieux garçons ne savent ou feignent de ne pas comprendre.

J'ai économisé 2500 francs, je possède un intérieur simple, un joli mobilier, un bon trousseau, puisque j'ai six douzaines de pantalons et six douzaines de chemises ; peu de mouchoirs de poche, il est vrai, car j'ai toujours espéré n'avoir pas à gémir, à pleurer avec le brave qui voudra bien avoir le courage de me choisir pour compagne.

Douée d'un caractère gai et d'un bon appétit, je suis en un mot la femme forte de l'Evangile, au double point de vue temporel et spirituel. — Que peut exiger de plus un homme qui aurait atteint mon âge ?

Faites un appel en ma faveur dans votre estimable journal, car, dans le canton de Vaud, il y a de braves gens, des veufs, des vieux garçons qui cherchent femme ; qu'ils viennent, qu'ils m'écrivent et, s'ils le désirent, je leur enverrai ma photographie (d'à présent, bien entendu) ; j'estime bien faire en y joignant une mèche de mes cheveux. Je dois, en toute sincérité, ajouter ici que j'ai encore toutes mes dents naturelles.

Espérant que vous accueillerez ces lignes, je vous présente, Monsieur le rédacteur, avec l'expression de ma vive gratitude, l'assurance de ma parfaite considération.

Fanchette G...
Rue du Purgatoire, à Genève.

---

**Cllia dâo croubelion.**

Vo sévè bin que l'est qu'on croubelion ? C'est coumeint quoui derâi onna croubelhie, tot que n'est pas bélon ; mâ riond ; et l'a assebin duè manoliès. Y'a bin onco on autra espèce dè croubelion que resseimbliè prâo à la mâiti de 'na coqua, mâ pe gros, et qu'a dou pertes ein pliace dè manoliès. On lo fâ avoué dâi coutiâo, coumeint lè lottès, et mémameint avoué dè la vouablia. Lè croubeliès sè font avoué dâi vouzis plioumâ, tandi que po férè lè croubelions rionds on preind dâi brantsès dè chaudze, dè bliantsetta âo d'autro bou que pliyè bin, et on lâo laissè la peloutse. La croubelhie sai po allâ rappertsi la buïa que chétsè, po portâ la pâta âo for et queri lo pan, et lo croubelion po lè truffès, lè z'abondancès, étsétrâ. Lo fond d'on croubelion riond resseimbliè prâo à 'na tâila d'aragne, et l'est adé pè lo mâitein dè cé fond que coumeincè à étrè use. Lâi sè fâ on petit perte que vint adé pe gros, et quand cé perte laissè passâ cein qu'on met dein lo croubelion, on lo met âo rebu.

Ora que vo z'é cein de, étiutâ vâi stasse :

Lo pére Quitiole n'avâi què dâi felhiès; mâ diabe lo mein dè cinq que l'ein avâi; et ma fâi quand on a dâi felhiès, que le sont galézès et que l'ont oquiè à preteindrè, faut pas s'ébâyi se lè valets vignont verounâ déveron. Lo pére Quitiole ne volliâvè rein dè cé commerce et lè valets qu'abordâvont perquie po tatsi dè couennâ et d'einmourdzi onna frequentachon étiont sû d'étrè mau reçus et lâi revegnont pas.

Mâ quand lè dzouvenès dzeins sont d'accoo, n'ia pas dè pére que lâi fassè, trâovont adé moïan dè sè vairè à catson.

Yena dè sè felhiès, la Luise, sè laissivè conta fleurette pè lo Dâvi à Samin, on galé luron, qu'étâi caporat; mâ diabe lo pas que d'â premi l'ousâvè allâ roudâ pè vers tsi Quitiole, que restâvè on pou ein défrou dâo veladzo. On dzo que l'avâi einviâ dè derè oquiè à la Luise, rappoo à cein que lè valets et lè felhiès aviont décidâ d'allâ âi z'alognès la demeindze lo tantou, lo gaillâ, po poâi férè sa coumechon, manigansè oquiè avoué dou âo trâi dè sè z'amis, et on dévai lo né, s'ein vont ti einseimblio pè vai tsi la Luise, et lè vaureins sè mettont à trainâ on tsai à panâirès qu'étâi que dévant. Quand l'oût regatâ son tsai, Quitiole châotè frou et tracè aprés lè gaillâ que fasont état d'einmenâ lo tsai; mâ à l'avi que passè vai lo catse-boré, ion dâi gaillâ que lâi sè trovâvè catsi avoué on vilhio croubelion péci, lâi tè fot onna ramenâïe su la téta avoué lo fond dâo croubelion, que la téta a passâ pè lo perte et que lo pourro Quitiole s'est quie trovâ eimborellâ, sein poâi raveintâ cllia rosse dè croubelion, que l'a du criâ sa fenna et sè bouébès po lo veni délivrâ. Tandi cé teimps, lo Dâvi, qu'avâi châotâ lo mouret dâo courti po allâ vai la fenétra à la gaupa, a pu lâi derè cein que l'avâi à lâi derè, et mémameint la remolâ, kâ la pernetta que s'étâi démaufiâïe d'oquiè quand l'a oïu lo brelan, s'est vito einfatâïe dein sa tsambra tandi que son pére tracivè frou, et l'a z'u lo teimps dè vairè son galant. Po lè z'autro garnémeints, sè sont einsauvâ ein sè rebatteint dâo tant que recaffâvont.

Lo pére Quitiole a bio z'u sè veilli âo gran, l'a étâ met dein on sa à recoulon âo tot fin pè la Luise et son galé.

Sè faut démaufiâ dâi z'amoeirâo!

## L'ANNÉE DE LA MISÈRE

par L. Favrat.

XI

L'hiver, cependant, suivait sa marche lente et monotone, et le silence glacé de la contrée n'était troublé que par les pas des rares piétons que la misère ou des affaires pressantes chassaient hors de leurs demeures. Les plus riches, ceux qui avaient quelques épargnes, allaient acheter à Lausanne un ou deux *quarterons* de blé, d'abord au prix d'un *écu-neuf*[2] la mesure, puis au prix fabuleux de deux écus-neufs. D'autres, moins heureux, fabriquaient un pain grossier en mélangeant trois quarts de son et un quart de farine. Bon nombre n'avaient pas même cette ressource et s'en allaient mendier. Aussi longtemps que la campagne avait été découverte, les pauvres gens avaient assez bien vécu: ils avaient bêché et retourné les champs de pommes de terre pour y chercher les tubercules oubliés et déjà atteints par le gel; les profits étaient minces, mais, ajoutés au produit des aumônes, ils suffisaient à soutenir la vie. Pierre à Claude avait encore huit ou neuf sacs de blé, et ce qui l'aidait encore mieux, une certaine quantité de pommes de terre que la nature du sol avait préservées de l'humidité et qu'on avait pu arracher avant le gel. Il en avait même vendu quelques mesures, soit dans le voisinage, soit à Lausanne, pour faire de l'argent, comme il disait, et il en avait fait quelque peu, car le prix de la mesure avait monté jusqu'à un écu-neuf. A ce prix, beaucoup de gens trouvaient encore la pomme de terre à meilleur marché que le grain. Il faut bien dire que chez Pierre à Claude et les gens aussi charitables que lui, on laissait faire la mesure à l'acheteur. Celui-ci y mettait du temps et de la patience, si bien qu'avec un peu d'adresse, il réussissait à élever de vrais châteaux: il enchâtelait, selon la charmante expression populaire. Quelquefois un mendiant arrivait à la nuit. On lui donnait la meilleure place devant le feu, qu'on ranimait pour lui, et il avait sa part du souper. Il était fatigué et demandait un peu de paille à l'étable. Pierre à Claude consultait sa femme, et si elle approuvait, il allumait la lanterne et le conduisait au gîte. C'était presque toujours un pauvre des contrées voisines. On le connaissait, on savait son histoire, lui de son côté savait les nouvelles; c'était une visite agréable, il n'importunait pas, on le faisait causer, et Pierre à Claude lui offrait du tabac. Un soir il en vint un qu'on nommait le vieil Abram; il jouissait depuis des années, et dans tout le pays environnant, de privilèges étendus et jamais contestés; mais c'est qu'aussi jamais il n'était à vide, en fait de récits et de nouvelles; c'était une vraie gazette, et dès qu'on lui avait dit: — Eh bien! qu'y a-t-il ne nouveau, maître Abram? — il ne cessait pas. Telle est la question que lui adressa Jeanne-Marie.

— Hélas! pas grand'chose, répondit-il, c'était son exorde habituel; — on m'a dit vers Chez-les-Blanc que l'huissier du juge de paix a pincé Samelet, et qu'on n'a pas de bonnes nouvelles de son Charles; il paraît qu'il se déroute.

Judith, qui filait, s'arrêta court et regarda le mendiant. Celui-ci savait bien pourquoi Charles se déroutait, mais il fit l'ignorant et ajouta qu'il n'en savait pas davantage. Judith? cela va sans dire, était loin de vouloir le questionner; mais la pitié l'avait saisie, et son émotion s'était traduite par cette brusque immobilité. Pauvre garçon! se dit-elle bien bas, en pressant de nouveau le marche-pied de son rouet. — Et qu'a donc fait Samelet, demanda Pierre à Claude. — D'abord il ne payait plus rien depuis quelque temps; ensuite il a vendu frauduleusement un cheval déjà saisi par un créancier, et la Justice ne badine que tout juste avec des tours comme celui-là.

Le vieil Abram raconta bien d'autres choses, mais Judith n'écouta plus rien. Elle ne put se défaire de certains souvenirs et, retirée dans sa chambre, elle associa dans sa prière deux noms qu'elle n'y avait jamais réunis, celui du cousin et celui de Charles; elle pria Dieu de protéger l'un et de sauver l'autre.

Jeanne-Marie apprit plus tard que la femme et les enfants de Samelet se trouvaient dans une misère extrême, et de l'avis même de Pierre à Claude, elle envoya Judith leur porter un bon gros pain.

Dire combien la jeune fille fut heureuse de cette commission n'est pas possible, et pourtant jamais elle n'eût voulu s'en charger si Samelet avait été chez lui, car elle avait peur du charretier. Elle s'en alla donc bravement, malgré le froid et la neige, frapper à la porte de Samelet. La pauvre femme pleura de joie et, faisant asseoir Judith, elle lui raconta tous ses malheurs. Quand elle en vint à parler de son Charles, ses larmes tombèrent plus abondantes et sa voix fut entrecoupée. Mon Dieu, s'écria-t-elle, tout ce qu'il a vu ici l'a découragé, le dépit l'a perdu... J'ai cru un moment que tu serais notre belle-fille, Judiette; mais voilà, Dieu ne l'a pas permis. Oh! ce Samelet, comme il doit réfléchir dans sa prison! Mais il a du pain, lui, tandis que ces pauvres enfants n'en ont pas toujours. Remercie mille et mille fois tes parents, ma fille. Samuel, va-t'en jusqu'au bout du bois avec la Judiette; la nuit vient si vite. — Judith s'en revint émue et troublée, et elle se garda de parler à sa mère de ce qu'on lui avait dit à propos de Charles. Elle eut besoin, ce soir-là, d'une longue et fervente prière, pour s'endormir en paix avec elle-même.

Déjà, les nuits sont étoilées,
Et les chants plus joyeux et les rayons meilleurs;
Réveillez-vous, doux échos des vallées,
Voici, voici les oiseaux voyageurs.

Ouvrons, ouvrons nos cœurs à l'espérance!
La joyeuse alouette a chanté dans les airs,
Et l'hirondelle en jouant se balance
Au loin sur l'onde, au loin sur les prés verts.

Le printemps de 1817! Oh! comme les mêmes pensées, les mêmes joyeux rayons durent pénétrer tous les cœurs, après ce long et rigoureux hiver qui était venu s'ajouter aux malheurs de 1816! Avec quel bonheur les pauvres habitants du Jorat, qui avaient tant souffert, durent se livrer à l'espérance, et comme les âmes durent s'élever à Dieu! car c'est au Jorat que la misère avait été grande, dans les hameaux écartés, dans les maisons foraines de cette contrée rude et boisée, où les ressources sont à peine suffisantes en temps ordinaire, où les familles sont toujours le plus éprouvées quand l'année est ingrate.

On était aux premiers jours de mai. Les portes, les fenêtres restaient ouvertes, et les maisons avaient l'air d'aspirer les brises douces et légères qui montaient de la vallée du Léman. Déjà quelques vieillards, assis au seuil de ces rustiques demeures, souriaient au soleil, se reprenaient à la vie et bénissaient le nouveau printemps qu'ils n'avaient pas espéré. Sur les pruniers et les aubépines, déjà fleuris et odorants, les pinsons babillards redisaient à plein gosier leur joyeux kikirrrriri.

Une des plus joyeuses parmi ces maisons semées sur la lisière des bois, c'était bien celle du fond de Mauverney, et voici pourquoi: Pierre à Claude avait réalisé un dernier à compte qui devait le libérer du mal-

[2] L'écu-neuf valait 40 batz.